Aulnoy, Madame d'

La belle aux cheveux d'or

A Troyes

[18--?]

Reel: 71 Title: 4



LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

Il y avait une fois la fille d'un Roi, qui était si belle qu'il n'y avait rien de plus beau dans le monde, et à cause qu'elle était si belle, on la nommait la Belle aux Cheveux d'or. Ses cheveux étaient plus fins que de l'or, et blonds par merveille, tous frisés, qui lui tombaient jusque sur les pieds. Elle allait toujours couverte de ses cheveux bouclés, avec une couronne de fleurs sur la tête et des habits brodés de diamans et de perles ; tant il y a, qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer.



Il y avait un jeune Roi de ses voisins qui n'était point marié, et qui était bien fait et bien riche. Quand il eut appris tout ce qu'on disait de la Belle aux Cheveux d'or, bien qu'il ne l'eût point encore vue, il se prit à l'aimer si fort qu'il en perdait le boire et le manger; et il se résolut de lui envoyer un Ambassadeur pour la demander en mariage. Il fit faire un carosse magnifique à son Ambassadeur, il lui donna plus de cent chevaux et cent laquais, et lui recommanda bien de lui amener la Princesse.

Quand il eut pris congé du Roi et qu'il fut parti, toute la Cour ne parlait d'autre chose, et le Roi qui ne doutait pas que la Belle aux Cheveux d'or ne consentît à ce qu'il souhaitait, il lui faisait déjà faire de belles robes et des meubles admirables. Pendant que les ouvriers étaient occupés à travailler, l'Ambassadeur arriva chez la Belle aux Cheveux d'or, et lui dit son message; mais soit qu'elle ne fût pas ce jour-là de bonne humeur, ou que le compliment ne fût pas à son gré, elle répondit à l'Ambassadeur qu'elle remerciait le Roi, et qu'elle n'avait point envie de se marier.

L'Ambassadeur partit de la Cour de cette Princesse, bien fâché de ne la pas amener avec lui : il rapporta tous les présens qu'il lui avait apportés de la part du Roi; car

elle était fort sage, et savait bien qu'il ne faut pas que les filles reçoivent rien des garçons. Aussi elle ne voulut jamais accepter les beaux diamans et le reste; et pour ne pas mécontenter le Roi, elle prit seulement un quarteron d'épingles d'Angleterre.

Quand l'Ambassadeur arriva à la grande ville du Roi, où il était attendu si impatiemment, chacun s'affligea de ce qu'il n'amenait point la Belle aux Cheveux d'or, et le Roi se prit à pleurer comme un enfant; on le consolait sans en pouvoir venir à bout. Il y avait un jeune garçon à la Cour qui était beau comme le soleil, et le mieux fait de tout le royaume; à cause de sa bonne grâce et de son esprit, on le nommait Avenant: tout le monde l'aimait, hors les envieux qui étaient fâchés que le Roi lui fît du bien et qu'il lui confiât tous les jours ses affaires.

Avenant se trouva avec des personnes qui parlaient du retour de l'Ambassadeur, et qui disaient qu'il n'avait rien fait qui vaille. Lui leur dit, sans y prendre trop garde: Si le Roi m'avait envoyé vers la Belle aux Cheveux d'or, je suis certain qu'elle serait venue avec moi. Tout aussitôt ces méchantes gens vont dire au Roi ce qu'Avenant leur avait dit, et le Roi se mit tellement en colère qu'il fut hors de lui. Ah! dit-il,

ce joli mignon se moque de mon malheur, et il se prise plus que moi ! allons, qu'on le mette dans la tour, et qu'il y meure de faim.

Les gardes du Roi furent chez Avenant, qui ne pensait plus à ce qu'il avait dit; ils le traînèrent en prison, et lui firent mille maux. Ce pauvre garçon n'avait qu'un peu de paille pour se coucher, et il serait mort, sans une petite fontaine qui coulait au pied de la tour, dont il buvait un peu pour se rafraîchir ; car la faim lui avait bien séché la bouche.

Un jour qu'il n'en pouvait plus, il disait en soupirant : De quoi se plaint le Roi ? il n'a point de sujet qui lui soit plus fidèle que moi ; je ne l'ai jamais offensé. Le Roi, qui, par hasard, passait proche de la tour, entendit la voix de celui qu'il avait tant aimé ; il s'arrêta pour l'écouter, malgré ceux qui étaient avec lui, qui haïssaient Avenant, et qui disaient au Roi : A quoi vous amusez-vous, Sire ; ne savez-vous pas que c'est un fripon ? Le Roi répondit : Laissez-moi là, je veux l'écouter. Ayant ouï des plaintes, les larmes lui vinrent aux yeux ; il ouvrit la porte de la tour, et l'appela. Avenant vint tout triste se mettre à genoux devant lui, et baisant ses pieds : Que vous ai-je fait, Sire ; pour me traiter

si rudement? Tu t'es moqué de moi et de mon Ambassadeur, dit le Roi; tu as dit que si je t'avois envoyé chez la Belle aux Cheveux d'or, tu l'aurais bien amenée. Il est vrai, Sire, répondit Avenant, que je lui aurais si bien fait connaître vos grandes qualités, que je suis persuadé qu'elle n'aurait pu s'en défendre, et en cela je n'ai rien dit qui ne vous dût être agréable. Le Roi trouva qu'effectivement il n'avait point de torts; il regarda de travers ceux qui lui avaient dit du mal de son favori, et l'amena avec lui, se repentant bien de la peine qu'il lui avait faite.

Après l'avoir fait souper à merveille, il l'appela dans son cabinet, et lui dit: Avenant, j'aime toujours la Belle aux Cheveux d'or, ses refus ne m'ont point rebuté; mais je ne sais comment m'y prendre pour qu'elle veuille m'épouser: j'ai envie de t'y envoyer, pour voir si tu pourras réussir. Avenant répliqua qu'il était disposé à lui obéir en toutes choses, et qu'il partirait dès le lendemain. Ho! dit le Roi, je veux te donner un grand équipage. Cela n'est point nécessaire, répondit-il, il ne me faut qu'un bon cheval, avec des lettres de votre part. Le Roi l'embrassa, car il était ravi de le voir sitôt prêt.

Ce fut un lundi matin qu'il prit congé du Roi et de ses amis, pour aller à son ambas-

sade tout seul, sans pompe et sans bruit; il ne faisait que rêver aux moyens d'engager la Belle aux Cheveux d'or d'épouser le Roi. Il avait une écritoire dans sa poche; et quand il lui venait quelque belle pensée à mettre dans sa harangue, il descendait de cheval, et s'asseyait sous des arbres pour écrire afin de ne rien oublier.

Un matin qu'il était parti à la petite pointe du jour, en passant dans la grande prairie, il lui vint une pensée fort jolie; il mit pied à terre, et se plaça contre des saules et des peupliers qui étaient placés le long d'une petite rivière qui coulait au bord du pré. Après qu'il eut écrit, il regarda de tous côtés, charmé de se trouver en un si bel endroit: il aperçut sur l'herbe verte une grosse carpe dorée, qui bâillait et qui n'en pouvait plus; car, ayant voulu attraper des petits moucherons, elle avait sauté si haut hors de l'eau, qu'elle s'était élancée sur l'herbe où elle était prête à mourir. Avenant en eut pitié; et quoiqu'il fût jour maigre, et qu'il eût pu l'emporter pour son dîner, il sut la reprendre et la remit doucement dans la rivière. Dès que ma commère la carpe sentit la fraîcheur de l'eau, elle commença à se réjouir, et se laissa couler au fond; puis revenant toute gaillarde au bord de la rivière: Avenant,

dit-elle, je vous remercie du plaisir que vous venez de me faire; sans vous je serais morte, et vous m'avez sauvée; je vous le vaudrai. Après ce petit compliment, elle s'enfonça dans l'eau, et Avenant demeura bien surpris de l'esprit et de la grande civilité de la carpe.

Un autre jour qu'il continuait son voyage, il vit un corbeau bien embarrassé : ce pauvre oiseau était poursuivi par un gros aigle (grand mangeur de corbeaux); il était prêt à l'attraper; il l'aurait avalé comme une lentille, si Avenant n'eût eu compassion du malheur de cet oiseau. Voilà, dit-il, comme les plus forts oppriment les plus faibles : quelle raison à l'aigle de manger le corbeau : il prend son arc qu'il portait toujours, et une flèche; puis mirant bien l'aigle, croc, il lui décocha la flèche dans le corps, et le perça de part en part : il tomba mort, et le corbeau vint se percher sur un arbre. Avenant, lui dit-il, vous êtes bien généreux de m'avoir secouru, moi qui ne suis qu'un misérable corbeau; mais je n'en demeurerai point ingrat, je vous le vaudrai.

Avenant admira le bon esprit du corbeau, et continua son chemin. En entrant dans un grand bois, si matin qu'il ne voyait qu'à peine se conduire, il entendit un hibou qui

criait en hibou désespéré. Mais, dit-il, voilà un hibou bien affligé; il pourrait s'être laissé prendre dans quelque filet. Il chercha de tous côtés, et il trouva de grands filets que les oiseleurs avaient tendus la nuit pour attraper des oisillons. Quelle pitié! dit-il, les hommes ne sont faits que pour s'entre-tourmenter, ou pour persécuter de pauvres animaux qui ne leur font ni tort ni dommage. Il tira son couteau, et coupa les cordelettes: le hibou prit l'essor; mais revenant à tire d'aile: Avenant, dit-il, il n'est pas nécessaire que je vous fasse une longue harangue pour vous faire comprendre l'obligation que je vous ai, elle parle d'elle-même; les chasseurs allaient venir; j'étais pris, j'étais mort sans votre secours; j'ai le cœur reconnaissant, je vous le revaudrai.

Voilà les trois plus considérables aventures qui arrivèrent à Avenant dans son voyage; il était si pressé d'arriver, qu'il ne tarda pas de se rendre au palais de la Belle aux Cheveux d'or, tout y était admirable; on y voyait les diamans entassés comme des pierres, les habits, les bonbons, l'argent, c'étaient des choses merveilleuses. Il pensait en lui-même que si elle quittait tout cela pour venir chez le Roi son maître, il faudrait qu'il jouât bien le bonheur; il prit un habit de brocard, des plus incar-

nats et blancs, il se peigna, se poudra, se lava le visage : il mit une riche écharpe toute brodée à son cou, avec un petit panier, et dedans un beau petit chien qu'il avait acheté en passant à Boulogne. Avenant était si bien fait, si aimable ; il faisait toutes choses avec tant de grâce, que lorsqu'il se présenta à la porte du palais, tous les gardes lui firent une grande révérence ; et on courut dire à la Belle aux Cheveux d'or, que Avenant, ambassadeur, son plus proche voisin, demandait à la voir.

Sur ce nom d'Avenant, la Princesse dit : Cela me porte bonne signification, je gagerais qu'il est joli et qu'il plaît à tout le monde. Vraiment oui, Madame, lui dirent toutes ses filles d'honneur ; nous l'avons vu du grenier où nous accommodions une filasse, et tant qu'il a demeuré sous les fenêtres, nous n'avons pu rien faire. Voilà qui est beau, répliqua la Belle aux Cheveux d'or, de vous amuser à regarder les garçons : ça que l'on me donne une grande robe de satin bien brodée, et que l'on éparpille bien mes blonds cheveux ; que tous me fassent des guirlandes de fleurs nouvelles ; que l'on me donne des souliers haut et mon évantail ; que l'on balaie bien ma chambre et mon trône, car je veux qu'il dise partout que je suis vraiment la Belle aux Cheveux d'or.

Voilà toutes ces femmes qui s'empressaient de la parer comme une Reine; elles étaient si hâtées qu'elles s'entre-coignaient et n'avançaient guère. Enfin, la Princesse passa dans sa galerie aux grands miroirs, pour voir si rien ne lui manquait; et puis elle monta sur son trône d'or, d'ivoir et d'ébène, qui sentait comme baume; elle commanda à ses filles de prendre des instrumens, et puis de chanter tout doucement pour n'étourdir personne. On conduisit Avenant dans la salle d'audience; il demeura si transporté d'admiration, qu'il a dit depuis, bien des fois, qu'il ne pouvait presque parler: néanmoins il prit courage, fit sa harangue à merveille, et pria la Princesse qu'il n'eût pas le déplaisir de s'en retourner sans elle. Gentil Avenant, lui dit-elle, toutes les raisons que vous venez de me conter sont fort bonnes, et je vous assure que je serais bien aise de vous favoriser plus qu'un autre; mais il faut que vous sachiez qu'il y a un mois que je fus me promener sur la rivière avec toutes mes dames; et comme l'on me servit la collation, en ôtant mon gant, je tirai de mon doigt une bague qui tomba par malheur dans la rivière; je la chérissais plus que mon royaume; je vous laisse à juger de quelle affliction cette perte fut suivie: j'ai fait serment de n'écouter

jamais aucune proposition de mariage, qu'à condition que l'Ambassadeur qui me proposera un époux, me rapportera ma bague : voyez à présent ce que vous avez à faire làdessus; car quand vous me parleriez quinze jours et quinze nuits, vous ne me persuaderiez pas de changer de sentiment.

Cabriole voyant le jour, cabriola tant qu'il l'éveilla, et lui dit : Mon maître, habillez-vous et sortons. Avenant le voulut bien, il se lève, s'habille et descend dans le jardin, et du jardin insensiblement au bord de la rivière, où il se promenait son chapeau sur les yeux et ses bras croisés l'un sur l'autre, ne pensant qu'à son départ, quand tout d'un coup il entendit qu'on l'appelait : *Avenant*, *Avenant.* Il regarde de tous côtés, et ne voit personne ; il croit rêver, il continue sa promenade. On le rappelle : *Avenant, Avenant.* Qui m'appelle ? dit-il. Cabriole qui était bien aise d'avoir fait venir son maître au bord de l'eau, lui fit apercevoir une carpe qui y venait ; et quand elle fut près de lui, elle lui dit : Vous souvenez-vous, quand j'étais hors de l'eau que vous eûtes la bonté de m'y remettre, et que je vous dis que j'aurais reconnaissance de ce bienfait? Oui, lui dit Avenant, cela est vrai. Eh bien ! reprit la carpe, voilà la bague dont vous étiez si inquiet :

allez la porter à la Princesse, elle sera contente : après qu'elle l'aura reçue, elle vous ordonnera une chose qui vous paraîtra impossible ; faites-la toujours, et ne vous découragez pas : apprenez qu'un bienfait n'est jamais perdu. Aussitôt elle s'enfonça dans l'eau. Avenant, très-satisfait, la remercia, et après, il prit le chemin du palais de la Princesse. On alla dire à la Belle aux Cheveux d'or qu'Avenant demandait à la voir. Hélas ! dit-elle, ce pauvre garçon, il vient prendre congé de moi ; il a considéré que ce que je veux est impossible, et il va le dire à son maître. On fit entrer Avenant, qui lui présenta sa bague, et lui dit : Madame la Princesse, voilà votre commandement fait ; vous plaît-il recevoir le Roi mon maître pour époux ? Quand elle vit sa bague où il ne manquait rien, elle resta si étonnée, qu'elle croyait rêver. Vraiment, dit-elle, gracieux Avenant, il faut que vous soyiez favorisé de quelque Fée ; car naturellement cela n'est pas possible. Madame, dit-il, je n'en connais aucune ; mais j'avais bien envie de vous obéir. Puisque vous avez si bonne volonté, continua-t-elle, il faut que vous me rendiez un autre service, sans lequel je ne me marierai jamais. Il y a un Prince qui n'est pas de ce pays-ci, appelé Galifron, lequel s'était mis dans l'esprit de

m'épouser ;

n'épouser ; il me fit déclarer son dessein avec des menaces épouvantables, que si je le refusais, il désolerait mon royaume. Mais jugez si je pouvais l'accepter : c'est un géant qui est plus haut qu'une haute tour, il mange un homme comme un singe mange un marron ; quand il va à la campagne, il porte dans ses poches des petits canons dont il se sert au lieu de pistolets ; et lorsqu'il parle bien haut ; ceux qui sont près de lui deviennent sourds. Je lui fis faire réponse que je ne voulais point me marier, et qu'il m'excusât, cependant il n'a point laissé de me persécuter, il tue mes sujets ; et avant toutes choses, il faut se battre contre lui et m'apporter sa tête.

Avenant demeura un peu étourdi de cette proposition, quoique la carpe l'eût prévenu. Il rêva quelque temps, et puis il dit : Eh bien ! Madame, je combattrai Galifron ; je crois que je serai vaincu, mais je mourrai en brave homme. Elle lui dit mille choses pour l'empêcher de faire cette entreprise; cela ne servit à rien, il se retira pour aller chercher des armes et tout ce qu'il lui fallait. Quand il eut tout ce qu'il voulait, il remit le petit Cabriole dans son panier, il monta sur un beau cheval, et fut dans le pays de Galifron. Il demandait de ses nouvelles à tous ceux qu'il rencontrait, et chacun lui di-

sait que c'était un vrai démon dont on n'osait approcher : plus il entendait dire cela, plus il avait peur. Cabriole le rassurait, et lui disait : Mon maître, pendant que vous vous batterez, j'irai lui mordre les jambes; il baissera la tête pour me chasser, et vous le tuerez. Avenant admirait l'esprit du petit chien; mais il savait assez que son secours ne suffisait pas.

Enfin, il arrive proche du château de Galifron; tous les chemins étaient couverts d'os et de carcasses d'hommes qu'il avait mangés ou mis en pièces. Il ne l'attendit pas long-temps ; il le vit venir à travers un bois ; sa tête passait les plus grands arbres, et il chantait d'une voix épouvantable :

Où sont les petits enfans,
Que je les croque à belle dents ?
Il m'en faut tant, tant et tant,
Que le monde n'est suffisant.

Aussitôt Avenant se mit à chanter sur le même air :

Approche, voici Avenant,
Qui t'arrachera les dents :
Bien qu'il ne soit pas des plus grands,
Pour te battre il est suffisant.

Les rimes n'étaient pas bien régulières ; mais il fit la chanson fort vîte, et c'est même un grand miracle comme il ne fit pas plus mal, car il avait horriblement peur. Quand Galifron entendit ces paroles, il regarda de côté, et il aperçut Avenant l'épée à la main, qui lui dit deux ou trois injures pour l'irriter. Il n'en fallut pas tant ; il se mit dans une colère effroyable ; et prenant une massue toute de fer, il aurait assommé du premier coup le gentil Avenant, sans un noir corbeau qui vint se mettre sur sa tête, et avec son bec lui donna si juste dans les yeux, qu'il les creva : le sang coulait sur son visage ; il était comme un désespéré, frappant de tous côtés. Avenant l'évitait, et lui portait de grands coups d'épée qu'il enfonçait jusqu'à la garde ; et qui lui firent tant de blessures qu'il perdit tout son sang, dont il tomba.

Aussitôt Avenant lui coupa la tête, bien ravi d'avoir été si heureux ; et le corbeau qui s'était perché sur un arbre, lui dit : Je n'ai pas oublié le service que vous me rendîtes, en tuant l'aigle qui me poursuivait ; je vous prie de m'en acquitter, je crois l'avoir fait aujourd'hui. C'est moi qui vous suis obligé, répliqua Avenant, et je demeure votre serviteur. Il monta aussitôt à cheval ; chargé de l'épouvantable tête de Galifron.

Quand il arriva dans la ville, tout le monde le suivait, et criait : Voici le brave Avenant qui vient de tuer le monstre. De sorte que la Princesse qui entendait bien du bruit, et qui tremblait qu'on ne lui vînt apprendre la mort d'Avenant, n'osait demander ce qui lui était arrivé. Mais elle vit entrer Avenant avec la tête du géant, qui ne laissa pas encore de lui faire peur, bien qu'il n'y eût plus rien à craindre. Madame, lui dit-il, votre ennemi est mort, j'espère que vous ne refuserez plus le Roi mon maître. Ah ! si fait dit la Belle aux Cheveux d'or, si vous ne trouvez moyen, avant mon départ, de m'apporter de l'eau d'une grotte profonde qui a bien six lieues de tour, on trouve à l'entrée deux dragons qui en défendent l'abord, ils ont du feu dans la gueule et dans les yeux ; puis quand on est dans la grotte, on trouve un grand trou dans lequel il faut descendre ; il est plein de crapauds, de couleuvres et de serpens. Au fond de ce trou, il y a une petite cave où coule la Fontaine de beauté et de santé ; c'est de cette eau que je veux absolument : tout ce qu'on en lave devient merveilleux ; si on est belle on demeure toujours belle ; si on est laide, on devient belle ; si on est jeune, on reste jeune : si on est vieille, on devient jeune : vous jugez bien que je ne quitterai point mon royaume sans en avoir.

Madame, lui dit-il, vous êtes si belle que cette eau vous est bien inutile; mais je suis un malheureux Ambassadeur dont vous voulez la mort: je vais vous aller chercher ce que vous désirez, avec la certitude de n'en pouvoir revenir. La Belle aux Cheveux d'or ne changea point de dessein, et Avenant partit avec le petit chien Cabriole, pour aller à la grotte ténébreuse chercher de l'eau de Beauté. Tous ceux qu'il rencontrait sur le chemin, disaient: C'est une pitié de voir un garçon si aimable, s'aller perdre de gaîté de cœur! Il va seul à la grotte; et quand il irait lui centième, il n'en pourrait venir à bout. Pourquoi la Princesse ne veut-elle que des choses impossibles? Il continuait de marcher, et ne disait pas un mot; mais il était bien triste.

Il arriva vers le haut d'une montagne, où il s'assit pour se reposer un peu, et il laissa paître son cheval et courir Cabriole après les mouches. Il savait que la grotte ténébreuse n'était pas loin de là, il regardait s'il ne la verrait point; enfin il aperçut un vilain rocher noir comme de l'encre, d'où sortait une grosse fumée. Au bout d'un moment, il vit un des dragons qui jetait du feu par les yeux et par la gueule; il avait le corps jaune et vert, des griffes et une longue queue qui faisait plus de

cent tours. Cabriole vit tout cela; il ne savait où se cacher, tant il avait peur.

Avenant, tout résolu de mourir, tira son épée, et descendit avec une fiole que la Belle aux Cheveux d'or lui avait donnée pour la remplir de l'eau de beauté. Il dit à son petit chien : C'est fait de moi, je ne pourrai jamais avoir de cette eau qui est gardée par les dragons. Quand je serai mort, remplis la fiole de mon sang, et la porte à la Princesse, pour qu'elle voie ce qu'elle me coûte; et puis va trouver le Roi, mon maître, et conte lui mon malheur. Comme il parlait ainsi, il entendit qu'on l'appelait *Avenant, Avenant.* Il dit : Qui m'appelle? Et il vit un hibou dans le trou d'un vieil arbre, qui lui dit : Vous m'avez retiré du filet des chasseurs où j'étais pris, et vous m'avez sauvé la vie : je vous promis que je vous la revaudrais; en voici le temps. Donnez-moi votre fiole; je sais tous les chemins de la grotte ténébreuse, je vais vous quérir de l'eau de beauté. Dame, qui fut bien aise? je vous le laisse à penser. Avenant lui donna vîte la fiole, et le hibou entra sans nul empêchement dans la grotte; en moins d'un quart-d'heure, il revint en rapportant la bouteille bien bouchée. Avenant fut ravi; il le remercia de tout son cœur, et remontant la montagne, il prit le chemin de la ville bien joyeux.

Il alla droit au palais ; il présenta la fiole à la Belle aux Cheveux d'or, qui n'eut plus rien à dire. Elle remercia Avenant, et donna ordre à tout ce qu'il lui fallait pour partir ; puis elle se mit en voyage avec lui. Elle le trouvait bien aimable; elle disait quelquefois : Si vous aviez voulu, je vous aurais fait Roi ; nous ne serions point partis de mon royaume. Mais il répondit : Je ne voudrais pas faire un si grand déplaisir à mon Maître pour tous les royaumes de la terre, quoique je vous trouve plus belle que le soleil.

Enfin ils arrivèrent à la grande ville du Roi, qui sachant que la Belle aux Cheveux d'or approchait, alla au devant d'elle. Il lui fit les plus beaux présens du monde, il l'épousa avec tant de réjouissances, que l'on ne parlait d'autre chose ; mais la Belle aux Cheveux d'or qui aimait Avenant dans le fond de son cœur, n'était bien aise que quand elle le voyait, et elle le louait toujours. Je ne serais point venue sans Avenant, disait-elle au Roi, il lui a fallu faire des choses impossibles pour mon service, vous lui devez être obligé ; il m'a donné l'eau de Beauté, je ne vieillirai jamais, je serai toujours belle.

Les envieux qui écoutaient la Reine, dirent au Roi : Vous n'êtes point jaloux, et

vous avez sujet de l'être : la Reine aime si fort Avenant, qu'elle en perd le boire et le manger; elle ne fait que parler de lui, et des obligations que vous lui avez, comme si tel autre que vous lui auriez envoyé n'en eût pas fait autant. Le Roi dit : Vraiment je m'en avise; qu'on aille le mettre dans la tour avec les fers aux pieds et aux mains. Il ne voyait personne que le geôlier, qui lui jetait de temps en temps un morceau de pain aussi noir que du charbon, par un trou, et de l'eau dans une écuelle de bois : pourtant son petit chien Cabriole ne le quittait point; il le consolait, et venait lui dire toutes les nouvelles.

Quand le Belle aux Cheveux d'or sut sa disgrâce, elle se jeta aux pieds du Roi; et tout en pleurs, elle le pria de faire sortir Avenant de prison. Mais plus elle priait, plus il se fâchait : songeant qu'elle l'aimait, il n'en voulût rien faire; elle n'en parla plus : c'est ce qui la mit dans la tristesse.

Le Roi s'avisa qu'elle ne le trouvait peut-être pas assez beau : il eut envie de se frotter le visage avec de l'eau de Beauté, afin que la Reine l'aimât plus qu'elle ne faisait. Cette eau était dans une fiole sur le bord de la cheminée de l'appartement de la Reine, elle l'avait mise là pour la regarder plus souvent; mais une de ses

femmes de chambre, voulant tuer une araignée avec un balai, jeta, par malheur, la fiole par terre, qui se cassa, et toute l'eau fut perdue; elle la balaya le plus promptement qu'elle put; et ne sachant que faire, elle se souvint qu'elle avait vu, dans le cabinet du Roi, une fiole semblable, pleine d'eau claire, comme était celle de l'eau de beauté; elle la prit adroitement, sans rien dire, et la porta sur la cheminée de la Reine.

L'eau qui était dans le cabinet du Roi, servait à faire mourir les Princes et les grands Seigneurs, quand ils étaient criminels: au lieu de leur couper la tête ou de les pendre, on leur frottait le visage de cette eau, ils s'endormaient et ne se réveillaient plus.

Un soir donc, le Roi prit la fiole et se frotta bien le visage, puis il s'endormit et mourut. Le petit chien Cabriole l'apprit des premiers, et ne manqua pas de l'aller dire à Avenant, qui lui dit d'aller trouver la Belle aux Cheveux d'or, et de la faire souvenir du pauvre prisonnier.

Cabriole se glissa doucement dans la presse, car il y avait grand bruit à la Cour pour la mort du Roi. Il dit à la Reine : Madame, n'oubliez pas le pauvre Avenant. Elle se souvint aussitôt des

peines qu'il avait souffertes à cause d'elle, et de sa grande fidélité: elle sortit sans parler à personne, et fut droit à la tour, où elle ôta elle-même les fers des pieds et des mains d'Avenant; et lui mettant une couronne d'or sur la tête, le manteau royal sur les épaules, elle lui dit: Venez, aimable Avenant, je vous fais Roi, et vous prends pour mon époux. Il se jeta à ses pieds et la remercia; chacun fut ravi de l'avoir pour maître. Il se fit les plus belles noces du monde; et la Belle aux Cheveux d'or vécut long-temps avec le bel Avenant, tous deux heureux et satisfaits.

MORALE.

Si, par hasard, un malheureux
Te demande ton assistance,
Ne lui refuse pas un secours généreux;
Un bienfait tôt ou tard reçoit sa récompense.

Quand Avenant avec tant de bonté,
Servait carpe et corbeau, et jusqu'au hibou même,
Sans être rebuté de sa laideur extrême,
Il conservait la liberté.

Aurait-on pu jamais le croire,
Que ces animaux, quelque jour,
Le conduiraient au comble de la gloire,
Lorsqu'il voudrait du Roi servir le tendre
amour ?

Malgré tous les attraits d'une beauté
charmante,
Qui commençait pour lui de sentir des
désirs,
Il conserve à son maître, étouffant ses
soupirs,
Une fidélité constante.

Toutefois sans raison il se voit accusé;
Mais quand, à son bonheur, il paraît,
Approche, voici Avenant,
Qui t'arrachera les dents :
Bien qu'il ne soit pas des plus grands,
Pour te battre il est suffisant.

Plus d'obstacle,
Le Ciel lui devant un miracle,
Qu'à la vertu il n'a jamais refusé.



L'ILE DE LA FÉLICITÉ,

CONTE ALLÉGORIQUE,

Extrait d'Hipolyte, Comte de Duglas.

ADOLPHE, jeune Prince russe, doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, et orné de toutes les grâces du corps, chassait un jour aux ours dans les forêts du Nord. Sur le soir, il s'égare, et bientôt un orage affreux et une nuit profonde l'obligent de se réfugier dans une vaste caverne: c'était le séjour des Vents. Le plus aimable d'entr'eux, dont l'air était riant, et dont la tête était ceinte de rose, de myrte et de jasmin. Zéphir, le prend en amitié, et lui parle de l'Ile de la Félicité, qu'il venait de quitter tout récemment. A ce mot charmant de *Félicité*, le cœur du Prince, qui était homme et qui était jeune, sourit et s'attendrit. Il conjure son aimable et nouvel ami de le

transporter dans cette île fortunée, si peu connue des mortels.

Le complaisant Zéphir consent à faire pour l'amitié, ce qu'il avait autrefois fait pour l'amour, en enlevant Psyché. Il prend Adolphe d'abord sur ses ailes, puis dans les nues et passant en revue la plus grande partie du globe qui s'arrondit sensiblement à leurs yeux, et ne paraît qu'une immense carte géographique enluminée et drapée de mille couleurs différentes. Le Prince était curieux, et Zéphir complaisant. On devine aisément l'empressement de l'un à questionner, et celui de l'autre à répondre. Le Caucase, l'Apennin, les Alpes, l'Atlas, les Pyrennées, n'étaient à leurs yeux que des taupinières, les mers des lacs, les forêts de simples bosquets, les villes des métairies, et les fleuves des rubans verts qui serpentaient sur la terre.

On arrive enfin dans cette île si désirée; elle était entourée de petites îles qui d'abord présentaient l'image de la Félicité, mais qui, mobiles et flottantes, ne la réalisaient jamais. Des montagnes escarpées rendaient celle-ci inarbordable; mille monstres furieux en défendaient l'entrée aux mortels.

Adolphe, grâces à sa vivante et légère voiture, franchit tous ces obstacles; il parvient jusqu'au centre, et s'arrête dans un boulingrin délicieux. Zéphir, pour se reposer de ses fatigues, et contenter ses goûts capricieux, vole, caresse le sein d'une jeune rose qui, humectée des larmes de l'Aurore, l'attendait avec impatience. Adolphe, de son côté, parcourt tous les coins de l'île charmante. Caché sous un manteau vert que lui avait donné le Zéphir, et qui, comme l'anneau de Gygès, le rendrait invisible, rien n'échappe à ses recherches: bosquets, grottes, gazons, parterres, jets d'eau, tout en était délicieux. Armide et ses jardins, Calypso et son île, ne présentait qu'une faible esquisse, un léger échantillon des charmes de ce séjour, et de la beauté ravissante de la Princesse qui l'habitait et des Nymphes, ses compagnes.

Adolphe entendait et comprenait leur langage; c'est là que la voix intelligible et puissante de la *Félicité* retentit dans les cœurs. Il pénètre enfin jusque dans l'intérieur du palais de la Souveraine; il la fixe, et la reconnaît. Dans le transport qu'il éprouve, son manteau lui échappe; la Princesse l'aperçoit, et déjà tous deux

éprouvent le même besoin de s'aimer. L'attraction et l'union de l'aimant et du fer sont moins naturelles, moins promptes et moins intimes. Tout ce que l'amour a de douceur, tout ce que l'esprit a de vivacité, tout ce que le cœur a de délicatesse, se faisaient ressentir à ces deux amans. C'était dans cette île unique que coulait la véritable fontaine de Jouvence. Ils jouissaient, sans la moindre altération, depuis trois cents ans; et dans son nouveau calendrier, Adolphe comptait à peine huit jours.

Mais Adolphe était mortel? Instruit du temps qu'il avait passé dans l'île, il commence à s'alarmer.... Dans quelle situation retrouvera-t-il ses états? les mœurs et les coutumes en seront bien changées. Ses traits, à lui-même, ne seront-ils pas altérés? Pourra-t-il être reconnu de ses sujets? Et la gloire, qu'à-t-il fait pour elle?

Telles furent ses premières pensées, ou plutôt ses premières inquiétudes.... Il en fait part à la Princesse: vainement essaie-t-elle de les calmer; ses soins officieux ne font que les renouveler et les aigrir. Le dirai-je enfin? Adolphe, le trop heureux Adolphe, médite son départ; et Félicité,

par un reste de complaisance, après lui avoir fait promettre un prompt retour, lui fait présent d'un cheval qui devait le reporter jusque dans son pays, à condition cependant qu'il n'en descendrait qu'après son arrivée en Russie.

Adolphe part, les monstres qui défendaient l'entrée de l'île, en favorisaient la sortie. Le vigoureux cheval non ailé, mais plus actif que Pégase, franchit les montagnes qui entourent l'île, traverse rapidement les forêts et les campagnes, passe les fleuves à la nage.... Adolphe déjà croyait entrevoir ses États, lorsqu'un soir, dans un petit sentier étroit et creux, rempli de pierres et de cailloux, et tout bordé d'épines, il se trouva une charrette qui traversait le chemin et qui empêchait le passage.... Elle était chargée de vieilles ailes faites de différentes façons; elle était renversée sur un bon vieillard qui en était le conducteur. Sa tête chauve, sa voix tremblante, et son affliction de se voir accablé sous le poids de sa charrette, firent pitié au Prince. Le cheval voulait retourner, et franchir la haie; il était prêt à sauter par dessus, lorsque ce bonhomme se mit à crier : Hé! Seigneur, ayez quelque compassion de l'état où

vous me voyez ; si vous ne daignez m'aider, je vais bientôt mourir. Adolphe ne put résister au désir de secourir ce vieillard ; il mit pied à terre, s'approcha de lui, et lui présenta la main. Mais, hélas ! il fut étrangement surpris de voir qu'il se levât lui-même avec tant de légèreté, qu'il l'eût saisi, avant qu'il se fût mis en état de s'en défendre. Enfin, Prince de Russie, lui dit-il, d'une voix terrible et menaçante, je vous ai trouvé ! Je m'appelle le Temps, et je vous cherche depuis trois siècles : j'ai usé toutes les ailes, dont cette charrette est chargée, à faire le tour de l'Univers pour vous rencontrer, mais quelque caché que vous fussiez, il n'y a rien qui puisse m'échapper. En achevant de parler, il lui porta la main sur la bouche avec tant de force, que lui ôtant tout d'un coup la respiration il l'étouffa.

Zéphir, témoin impuissant de ce malheur, après avoir vainement tenté de ranimer son ami en transporte le corps dans l'île... C'est là que la Princesse le retrouve. Dans l'excès de sa douleur, elle ordonne que les portes de son palais, soient à jamais fermées ; et de là le proverbe commun, que le temps vient à bout de tout, et qu'il n'est

point sur la terre de félicité parfaite ; et cette double vérité se trouve renfermée dans l'épitaphe que l'on grava sur le tombeau d'Adolphe :

Le temps est le maître de tout,
Il n'est rien dont le temps, hélas ! ne
vienne à bout ;
Tout s'écoule avec les années.
L'homme forme à la fois mille nouveaux
désirs,
Et son esprit se trouble au milieu des plai-
sirs ;
S'il croit ses peines couronnées,
Et s'il paraît content de sa conquête,
Il éprouve bientôt, par de fâcheux re-
tours,
Qu'il ne se trouve point d'éternelles
amours,
Ni de félicité parfaite.

DE L'AMITIÉ.

DAMON, condamné à mort par Denys le Tyran, obtint la liberté d'aller dire un dernier adieu à sa femme et à ses enfans, mais sous la condition que son ami Pythias, qui consentait à prendre ses fers, serait mis à mort, s'il n'était de retour au jour fixé pour l'exécution. Ce moment terrible approchait, et Damon ne reparaissait pas. Denys eut la curiosité d'aller voir le généreux Pythias dans son cachot. « Quelle folie tu as faite, lui dit-il, de compter sur la promesse de Damon! Comment as-tu pu t'imaginer qu'il viendrait donner sa vie quand il peut s'en dispenser? » Mais Pythias, d'une voix assurée et avec un regard qui semblait accuser le tyran, répondit : « J'aimerais mieux souffrir mille morts, que de soupçonner que mon ami pût manquer à l'honneur. Il n'y manquera pas; je connais sa vertu comme mon cœur. Mais je prie les Dieux de conserver ses jours. Vents, éloignez-le de ce rivage! trompez son fidèle empressement; ne permettez pas qu'il arrive avant que ma mort n'ait sauvé une vie plus importante que la mienne; cette vie est nécessaire à sa

femme, à ses enfans, à ses amis, à sa patrie. « Denys demeura confondu par la magnanimité de ses sentimens. Il voulait parler, il hésita, baissa les yeux, et se retira en silence. Cependant le jour fatal arrive; Pythias est tiré de sa prison, et d'un air satisfait marche au supplice. Il monte sur l'échafaud, et adresse ces mots au peuple : « Les Dieux ont entendu ma prière, ils l'ont exaucée; les vents ont été contraires à mon ami : il n'a pu surmonter leur obstacle et la volonté des Dieux. Il arrivera demain; vous lui direz que je suis mort avec la douce pensée que mon sang rachetait le sien. « A ces dernières paroles, un murmure confus s'élève de toutes parts : on entend une voix éloignée, et la foule répète : *Arrêtez! Arrêtez!* Au même instant un homme arrive : descendre de cheval, monter sur l'échafaud, tomber dans les bras de Pythias, ce n'est pour l'étranger que l'affaire d'un instant. Tu es sauvé, s'écrie-t-il! tu es sauvé, mon ami! que les Dieux soient bénis! tu es sauvé! Pythias dans les bras de Damon, pâle, immobile, muet, le regarde. « Cruel ami, s'écria-t-il enfin, pourquoi revenir? pourquoi ne pas me laisser mourir? Encore un moment, et j'avais le bonheur de mourir pour toi.

Mais je ne serai pas entièrement trompé ; et puisque je n'ai pu te sauver la vie, nous recevrons la mort ensemble. » Denys, tout féroce qu'il était, ne put se défendre d'être ému. Ce spectacle touchant lui fit connaître, peut-être pour la première fois, le charme de la vertu ; il ne put résister à son pouvoir. Il se leva et dit : Vivez, vivez, amis incomparables. Vous m'ouvrez les yeux : je vois bien qu'il est une vertu, et des Dieux qui la récompensent.

LE PETIT CHAPERON ROUGE.

CONTE.

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût pu voir; sa mère en était folle, et sa grand'mère plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui sieyait si bien, que partout on l'appelait le petit Chaperon rouge.

Un jour sa mère ayant cuit et fait des galettes, lui dit: Va voir comme se porte ta grand'mère, car on m'a dit qu'elle était malade; porte lui une galette et un petit pot de beurre. Le petit Chaperon rouge partit aussitôt pour aller chez sa grand'mère, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois elle rencontra compère le loup, qui eut bien envie de la manger; mais il n'osa, à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait: la pauvre enfant qui ne savait pas qu'il était dangereux de s'amuser à écouter le loup, lui dit: Je vais voir ma grand'mère et lui porte une galette avec un petit pot de beurre que ma mère lui envoie. Demeure-t-elle bien loin, dit le loup? Oh oui, répondit le petit Chaperon rouge, c'est par de-là le moulin que

vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maison du village. Eh bien! dit le loup, je veux l'aller voir aussi; je m'y en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plus tôt y sera. Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusait à cueillir des noisettes, à courir après les papillons, et à faire des bouquets de petites fleurs qu'elle rencontrait. Le loup ne fut pas long-temps à arriver à la maison de la grand'mère: il heurte, toc, toc. Qui est-là? C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, dit le loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. La bonne grand'mère qui était dans son lit, à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria: Tire la chevillette, la bobinette cheoira. Le loup tira la chevillette, la porte s'ouvrit. Il se jeta sur la bonne femme, et la dévora en moins de rien; car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite il ferma la porte et fut se coucher dans le lit de la grand'mère en attendant le petit Chaperon rouge qui, quelque temps après vint heurter à la porte: Toc, toc. Qui est-là? Le petit Chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du loup eut d'abord

pour; mais croyant que sa mère grande était enrhumée, répondit : C'est votre fille, le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. Le loup lui cria en adoucissant un peu sa voix, tire la chevillette, la bobinette cheoira. Le petit Chaperon rouge tira la chevillette et la porte s'ouvrit. Le loup la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit, sous la couverture, mets la galette et le pot de beurre sur la huche, et viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon rouge se déshabille, et va se mettre au lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa grand'mère était faite dans son déshabiller, et elle lui dit : Ma grand'mère, que vous avez de grands bras ! C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. Ma grand'mère, que vous avez des grandes jambes ! C'est pour mieux courir, mon enfant. Ma grande mère, que vous avez de grandes oreilles ! C'est pour mieux écouter, mon enfant. Ma grand'mère, que vous avez de grandes dents ! C'est pour te manger. En disant ces mots, ce méchant loup se jeta sur le petit Chaperon rouge, et le mangea.

FIN.

Imprimé à Troyes, *chez* V.e ANDRÉ.

